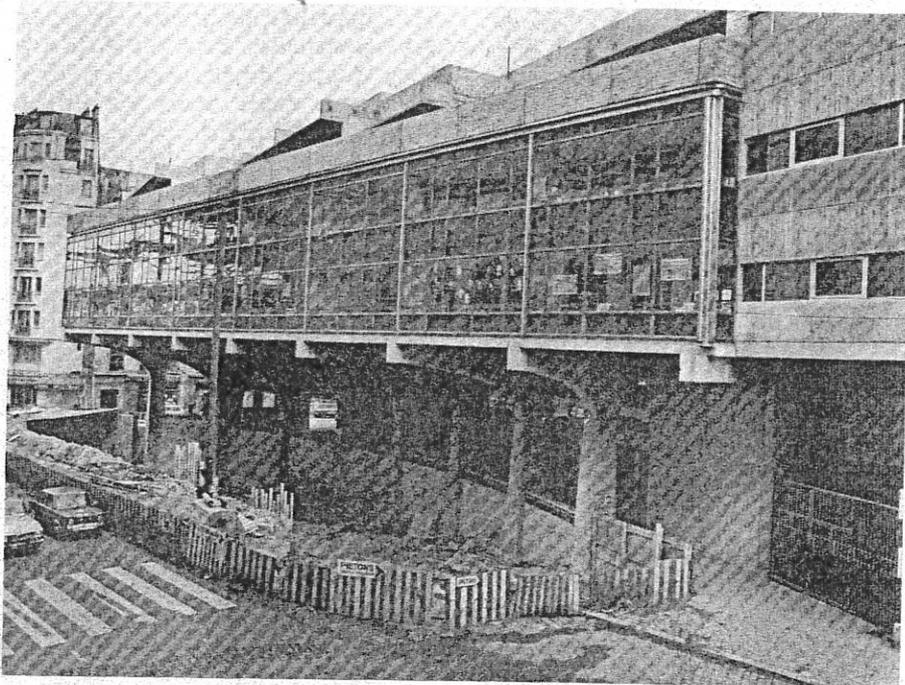


cette école innombrable

Saint-Merri les deux écoles



UN TROU. Un vaste trou dans la terre au cœur de la ville. Et de son fond jaillissent des tubulures d'acier. De longs bras de grues les promènent dans l'air à vingt mètres du sol, sous le regard ébahi des passants : le quartier Beaubourg, au centre de Paris, change de visage. La rue à cet endroit n'est plus qu'une mare de boue creusée, ravinée, défoncée par les camions du chantier. Les voitures se poussent du pare-choc vers l'Hôtel de Ville, un peu plus loin. Ronflement des moteurs, vapeurs d'essence, tintamarre des marteaux piqueurs : la vieille ville cède le pas au XXI^e siècle qui, déjà, montre le bout de son nez. Les vieilles bâtisses ont été livrées au bulldozer, les anciennes écoles du quartier ont été condamnées : la maternelle et celle des filles de la rue Brise-Miche, celle des garçons de la rue Saint-Merri. Il a fallu reconstruire.

une autre
architecture

Chaque époque se définit par son architecture.
L'histoire des murs, c'est aussi celle des ambitions,
des vertus et des défauts de chacune d'entre elles.
Aujourd'hui la « communale » a fait son temps.
Ses locaux sagement ordonnés,
son préau ne sont plus de mise ;
pas plus que ses encriers, ses bancs alignés,
son tableau noir.
A pédagogie nouvelle, école nouvelle.
A société mouvante, locaux souples et mobiles :
commence le temps des « aires ouvertes ».
A Saint-Merri, dans le 4^e arrondissement de Paris,
une nouvelle école fonctionne ainsi
depuis près d'un an. Reflet d'une époque,
elle traduit aussi une politique.
A Saint-Merri, en effet, on veut changer la pédagogie,
mais dans la continuité.

Ici, on fait du neuf et l'on a voulu que la nouvelle école soit à la hauteur du modernisme contemporain. Ce fut d'autant plus facile que le mot d'ordre en matière de construction scolaire est au renouveau. En décembre 1973 Jacques Limouzy, alors secrétaire d'Etat auprès du ministre de l'Education nationale, déclare : « La rénovation pédagogique en cours rend indispensable la transformation de la conception architecturale des établissements d'enseignement. L'établissement moderne doit rompre avec la rigidité des formes, avec l'univers unicellulaire et unidimensionnel de la classe pour aller vers l'aménagement d'espaces polyvalents et mobiles ». Il sonne ainsi le glas pour les écoles traditionnelles héritées de la III^e République et ouvre officiellement l'ère des écoles « à aires ouvertes » qui

vivent déjà de beaux jours en Allemagne, en Angleterre, au Québec, dans les pays scandinaves. Pâques 1974 : les enfants du plateau Beaubourg font leurs premiers pas dans leur nouvelle école de la rue Saint-Merri.

Leur surprise est grande. Pour commencer, il n'y a plus de concierge. Ou plutôt, elle est toujours là, mais elle s'est muée en une hôtesse d'accueil installée derrière son comptoir dans un grand hall aux baies vitrées : de la rue à l'école, une simple paroi de verre (l'école est d'ailleurs pour une part construite en surplomb au-dessus de la rue du Renard). Du hall, encore au travers des baies vitrées, les enfants ont une vue plongeante sur un gymnase et une piscine (elle ne contient pas encore d'eau, mais ça ne saurait tarder...). Pour l'instant l'heure est à la classe, et comme l'école est construite verticalement, il s'agit de monter. Pour les plus petits, ceux des sept « classes » de la maternelle, c'est l'ascenseur : il leur est réservé par priorité. Pour les autres, les quelque 600 élèves des 17 classes du niveau élémentaire, c'est la rampe au revêtement de caoutchouc qui, par paliers successifs, monte en pente douce jusqu'au toit de l'immeuble.

Ils passent donc par le premier niveau où se trouvent la salle à manger, la cuisine, des salles de réunion. Ils débouchent aussi sur une « aire » de récréation, la première puisque chaque niveau en est pourvu (le toit lui-même est en principe destiné à cet usage pour la maternelle mais la directrice en a pour l'instant interdit l'accès car il est bordé par un parapet de 1,10 mètre de haut et qu'elle estime — à juste titre — que c'est nettement insuffisant pour empêcher des enfants de se jeter dans le vide ; il paraît pourtant que cette hauteur est réglementaire : il est vrai qu'on n'avait pas imaginé jusqu'alors d'édifier des cours de récréation au sommet des immeubles...). Poursuivant leur ascen-

sion, les enfants parviennent au deuxième niveau où une partie d'entre eux s'arrête : les élèves des cours élémentaires deuxième année et ceux des deux années de cours moyens sont ici chez eux. Les autres, les « grands » de la maternelle, ceux des cours préparatoires et des cours élémentaires première année, montent au suivant. Pendant ce temps les petits de la maternelle sont arrivés à leur étage, le dernier, le plus près du soleil. Ils y ont pris possession de leur salle à manger, de leur dortoir, de leur salle de rythmique et de cette espèce d'immense hall, bas de plafond — c'est-à-dire à leur échelle —, tout en baies vitrées lui aussi, et qui ouvre sur les toits du quartier. Ici, ils peuvent respirer, courir et même tomber ! Ils ne risquent rien : il y a de la moquette partout !

En tout cas, une première constatation s'impose : dans cette école on ne peut pas se mettre en rang dans les couloirs pour la bonne et simple raison qu'il n'y a plus de couloir. Quant à mettre un élève à la porte, voilà qui risque d'être tout aussi difficile. En fait, chaque niveau est une vaste surface, une « aire » sans mur, sans cloisonnement, livrée aux maîtres et à leurs élèves et où ils doivent s'organiser. Il y fait bon car le chauffage est climatisé, on n'y entend pas les bruits extérieurs car l'immeuble est insonorisé, pas plus d'ailleurs que les locaux ne résonnent grâce à la moquette. Béton, verre, larges espaces, grandes ouvertures, couleurs gaies, mobilier moderne adapté à la taille des enfants, tout ici est résolument moderne avec partout cette même caractéristique : l'absence de rigidité (jusqu'au centre de documentation — d'une très grande importance — transformable à volonté).

Tout ceci est le résultat d'un long travail de préparation, le fruit d'une œuvre collective : l'Éducation nationale, depuis la direction des enseignements élémentaires et

secondaires de Paris jusqu'au directeur de l'ancienne école de garçons, le service de programmation de l'établissement public du Centre Beaubourg assisté de l'Association pour l'environnement pédagogique, les parents d'élèves par l'intermédiaire de leur association, tous ont participé à l'élaboration de l'école. D'ailleurs, on commence à le savoir : « Ce travail ne saurait revenir à un homme seul, fût-il spécialiste d'architecture. Il n'est concevable que comme l'œuvre d'une équipe dont les membres sachent prendre en charge les différents paramètres de l'activité scolaire. » (1).

le retour des cloisons

C'est en quelque sorte ce qu'a rappelé Raymond Prieur aux journalistes conviés il y a près d'un mois à une visite officielle de l'école (car si l'on assure que Saint-Merri demeure une école comme les autres, on tient tout de même à beaucoup la montrer). Saint-Merri est bien en effet une école nouvelle formule, mais on ambitionne d'en multiplier l'exemple. Elle représente la pointe avancée de la construction scolaire des années à venir, mais en aucun cas elle n'est « expérimentale ». Dans sa présentation l'administration explique en effet que cet établissement « demeure une école de quartier, avec des maîtres et des élèves habitués à travailler ensemble. La nouvelle architecture doit permettre aux uns et aux autres de passer d'une pédagogie traditionnelle à une pédagogie en évolution, projet plus modeste que celui d'une école expérimentale mais qui présente néanmoins plusieurs avantages :

- il n'expose pas les enfants à une scolarité qui rendrait plus difficile leur insertion dans d'autres écoles, en cas de déménagement, et

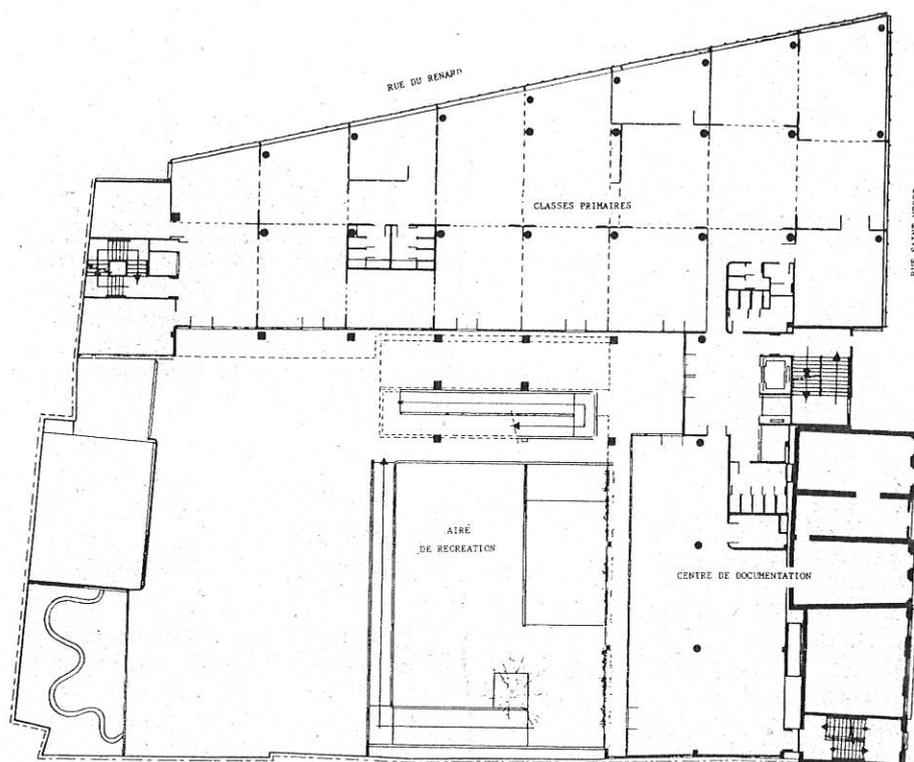
leur adaptation à un enseignement de second degré ;

- il répond au vœu des parents qui ne souhaitent pas pour leurs enfants une éducation en rupture avec celle du milieu familial ;

- il est susceptible de généralisation, si la preuve est ainsi faite qu'il est possible de faire évoluer la pédagogie grâce à de nouvelles formes architecturales et à une formation continue appropriée des maîtres ».

Mais des intentions aux réalités qu'en est-il au juste ? Faire sauter des cloisons c'est une chose, changer la pédagogie en est une autre, surtout si l'on pense que les enseignants ont été lancés dans cette aventure sans préparation spécifique et que leur recyclage s'est limité à un voyage d'une semaine en Angleterre consacré à la visite d'écoles à aires ouvertes en milieu rural. Est-ce qu'on aurait pas un peu considéré Saint-Merri comme une boîte dans laquelle on a jeté pêle-mêle des enseignants et des enfants et qu'on a ensuite secouée pour leur dire : « Maintenant débrouillez-vous ! Vous avez de beaux locaux, une immense souplesse de manœuvre. Mais, attention : respectez les instructions officielles. » ? C'est en tout cas le sentiment qu'ont exprimé un certain nombre d'enseignants au cours d'une seconde visite, moins officielle celle-là.

Aux premiers jours de Saint-Merri, certains ont voulu saisir la chance au vol. Ils se sont réunis et ont décidé de travailler en équipe. Ils ont fait éclater leurs classes et se sont réparti les tâches pour l'ensemble du nouveau groupe ainsi créé. Une soixantaine de gosses (à Saint-Merri les effectifs feraient bien des envieux : 23 élèves par classe en moyenne) pour deux instituteurs et une institutrice. Les groupes de travail se font et se défont au gré des activités (ils ont opté pour le système des groupes homogènes de niveau pour les matières fondamentales, des groupes hétérogènes pour les



autres), au gré des affinités aussi : « Nous sommes en train de faire la preuve que les enfants ont envie de choisir l'adulte qui leur plaît » explique l'un d'entre eux, « mais ils sont tout de même rassurés car ils sont entourés en permanence par trois adultes. » A l'évidence, abattre les cloisons, ce n'est pas simplement changer de décor, c'est aussi remettre en cause tout l'enseignement. L'instituteur n'est plus seul dans sa classe, seul maître après Dieu. Chacun peut entendre ce qu'il dit, ce qu'il fait. Ce qui est en cause, ce n'est pas la transmission des connaissances — toujours assurée — mais la relation du maître avec ses élèves, des élèves entre eux, des maîtres entre eux. Les rapports d'autorité traditionnels deviennent impensables. Le rôle de l'enseignant change. « Il lui faut devenir documentaliste, thérapeute, animateur, spécialiste de l'audiovisuel, gérant de journal scolaire, mime, comédien, musicien, etc. On vit à un degré de tension supérieur à celui du fonctionnaire habituel, mais on y gagne aussi en satisfactions personnelles : nous sommes heureux dans notre travail. »

Mais le bonheur des uns, c'est bien connu, fait le malheur des autres. Puisqu'on a conservé le corps enseignant d'origine, on a conservé toutes les personnalités, les fonceurs comme les routiniers, les jeunes comme les moins jeunes (et ça n'a rien à voir avec l'âge). Comme dit durement un instituteur : « On a fait Saint-Merri avec les cobayes heureux qui attendent que ça change par le miracle de la moquette et du décor design ! ». Il est vrai que, désarçonnés, certains enseignants ont demandé qu'on remonte des cloisons et se sont retranchés derrière la sauvegarde de leur isolement. Ils n'ont pas accepté de remettre en cause leur façon d'enseigner. « Ils ont voulu garder leurs petites recettes pédagogiques, leurs « trucs », comme si c'était leur bien le plus précieux », accuse un instituteur. Il n'empêche que certains ont refusé le travail en équipe : leur classe est demeurée leur classe, ils en ont conservé le contrôle, la tutelle sans droit de partage. Ils n'ont pas admis que leurs collègues puissent y avoir un droit de regard. Certains même n'ont pas supporté cette nouvelle école. Ils en sont partis. On n'a

rien fait pour les retenir.

Il reste qu'aujourd'hui Saint-Merri vit à l'heure de deux écoles. Certains veulent y perpétuer les méthodes traditionnelles. Ils ont besoin de l'isolement et, comme à Saint-Merri les cloisons sont tout de même légères, ils en ont érigé de plus hautes, de plus épaisses, de plus infranchissables : des cloisons psychologiques.

Les autres essayent de s'en accommoder ou de faire comme si elles n'existaient pas. L'an passé, deux institutrices décident de travailler ensemble : elles confondent leurs classes, organisent des activités communes, partagent les responsabilités. Elles insistent durant plusieurs mois, persévèrent malgré les difficultés, car il suffit que dans un vaste local totalement ouvert un groupe fasse « bande à part » pour que les activités collectives perdent leur sens. A la fin de l'année une des deux institutrices, découragée, renonce, s'excuse, et retourne derrière ses cloisons. L'aire ouverte lui était devenue invivable. L'autre reste seule, assez désespérée : pendant tout ce temps sa classe était devenue un lieu vivant, riche, heureux, tellement heureux qu'elle ne cessait de recevoir des demandes de parents qui souhaitaient qu'elle prenne dans sa classe leurs enfants, maintenus par la volonté d'une autre institutrice, d'un autre instituteur, au régime traditionnel. Il passait alors comme un vent d'espoir et d'enthousiasme. Aujourd'hui, près d'un an après l'ouverture de Saint-Merri, elle songe, amère, à demander qu'on lui installe, oh pas vraiment des cloisons !, mais des rideaux, pour s'isoler un peu...

Alors cette enseignante, et d'autres à son exemple, en ont assez de voir défiler les visiteurs à Saint-Merri. Quand un journaliste se présente, ils l'accueillent fraîchement parce qu'ils commencent à ne plus supporter qu'on fasse de leur école un des hauts lieux du tourisme pédagogique

français. « L'école a un côté Folies-Bergère. On y montre tout mais en insistant sur tel ou tel aspect suivant la qualité du visiteur. On compte sur notre complicité parce qu'au fond l'administration voudrait bien que ça marche, mais sans faire de vague », proteste un instituteur irrité.

un banal exemplaire

Après quelques heures passées dans l'école à discuter avec les uns et les autres (quand ils acceptent...), on se rend compte que Saint-Merri n'est pas un simple épisode de l'histoire de la construction scolaire mais qu'un bouillonnement s'y fait, qui tourne parfois au psychodrame. La cloison, c'était en quelque sorte la clef de voûte d'un édifice qui, bon gré mal gré, tenait encore. Aujourd'hui on l'a retirée mais sans dire au juste vers quelle école on veut aller. La cloison, dans l'ancienne école, maintenait des orages et toute la question aujourd'hui est de savoir sur quelle rive la vague va s'apaiser. Certains se sentent très à l'aise dans cette nouvelle pièce qu'on pourrait intituler : « La mort du splendide isolement ». D'autres renâclent et se replient sur eux-mêmes car ils n'avaient même pas imaginé qu'un jour on pourrait mettre cette pièce au répertoire et qu'ils en seraient les interprètes principaux. Des uns aux autres le lourd silence accablé de l'incompréhension. Audessus, comme en dehors de la mêlée (on ne manque pas d'ailleurs de le lui reprocher), l'équipe de direction. Son problème : maintenir le navire en ligne droite, pondérer les uns, stimuler les autres, trouver des points d'entente, « éviter les différends, arrondir les angles, donner une ligne de conduite en ménageant la liberté de chacun, en redressant la barre quand on sent que c'est néces-

saire », comme l'explique le directeur de l'ancienne école de garçons.

Des enseignants qui ont tenté avec obstination de mener à bien l'expérience de l'école à aires ouvertes en arrivent ainsi à penser qu'il leur faut une formation spécifique. D'ailleurs ils la réclament, en même temps qu'ils souhaitent bénéficier du label « expérimental ». Pour l'administration il n'en a jamais été question, pas plus hier qu'aujourd'hui. Bien au contraire, elle tient à ce que le personnel de Saint-Merri soit exemplaire... par sa banalité.

Et c'est là, au bout du compte, que se situe toute l'ambiguïté. Tout est affaire de langage, de savoir ce que l'on veut dire par banal. Si l'on entend par là un instituteur qui a choisi ce métier comme un autre, après tout, parce qu'il avait le bac, alors, en effet, la banalité est un handicap. Si l'on entend par banal un instituteur qui ne voit dans son métier qu'un emploi comme un autre, qui cesse tous les soirs à 16 h 30 parce que la sonnerie a retenti, alors, en effet, il vaut mieux ne rien tenter de nouveau. Si l'on entend par banal une institutrice de maternelle qui ne voit dans son activité que la seule garderie d'enfants, alors, en effet, tout est vain.

Mais si l'on pense que l'instituteur banal est cette personne très particulière qui a voué sa vie au service des enfants et qui estime, comme le disait ici James Marangé, que « le métier n'est jamais terminé, même quand on a lâché les gosses et l'école elle-même », alors, oui, on peut tout attendre de la « banalité », même, et surtout, que les aires ouvertes lui soient une occasion de mieux faire son travail. En attendant, à Saint-Merri, on travaille dans le flou.

Jean-Pierre Véllis

(1) Dans *L'aménagement de l'espace scolaire* de Pierre Ferran et Louis Porcher. Cf. *l'éducation* n° 183 du 27-9-73.